

INGÉNIÉRIE : L'AVENIR À BÂTIR / J'AI CHANGÉ MA VIE DANS LA MODE ALINE FRANKFORT & JEAN-LOUIS BAUDOIN SECOUENT LE COCOTIER

DESIGN YOUR CAREER



ALINE FRANKFORT & JEAN-LOUIS BAUDOÏN
PHOTO MIREILLE ROOBAERT

LE SOIR

Après quelques mois dans une agence de pub, Christopher Stokes vit sa première expérience chez MSF en 1993, où il est catapulté sur le terrain en Azerbaïdjan. Piqué depuis par le virus de l'humanitaire, il dirige depuis 2009 la section la plus importante de MSF, basée en Belgique.



PHOTO BELGA

Mon premier emploi

CHRISTOPHER STOKES, DIRECTEUR GÉNÉRAL DE MSF BELGIQUE

MON PREMIER EMPLOI Franco-britannique, je suis arrivé en Belgique fin des années 80 et j'y ai entamé des études de sciences politiques à l'ULB. J'étais déjà intéressé par la politique internationale et par MSF. Je rêvais d'un job utile et qui me permette de travailler à l'étranger. Je ne sais pas comment je me suis retrouvé, à la fin de mes études, dans cette agence de publicité à rédiger des slogans et des formules pour des campagnes. Mais dès que j'ai eu l'opportunité, en 1993, de partir pour MSF en Azerbaïdjan,

je n'ai pas hésité. J'y allais aussi avec l'objectif de rédiger une recherche sur l'instrumentalisation de l'aide humanitaire et le nettoyage ethnique. Après cette mission, je devais choisir entre plusieurs voies : or, MSF Belgique recherchait des volontaires pour le Rwanda qui ne soient pas belges, vu le contexte. C'était en avril 1994. On m'a laissé une heure pour me décider, j'ai rempli et je suis resté.

MON PREMIER SALAIRE 16 000 FB (400 euros) par mois. Moins que dans la pub, mais ça ne comptait pas. Chez

MSF, les salaires sont assez bas, au regard de la prise de responsabilité importante. Mais c'est voulu car c'est la motivation qui prime.

MES PREMIERS ACQUIS PROFESSIONNELS De la pub, je retiendrais juste l'importance des messages synthétiques. J'ai par contre été extrêmement marqué par ma première expérience en Azerbaïdjan : se retrouver à 26 ans sur le terrain sans expérience (depuis, MSF s'est beaucoup professionnalisé) et devoir négocier

avec des ministres l'emplacement des camps, l'acheminement des secours, des vivres. J'ai lu que le fait de se retrouver sur le terrain de manière aussi abrupte peut créer une très forte adhésion envers l'organisation pour laquelle on travaille : je me reconnais dans cette description.

MA FIN DE CARRIÈRE RÉVÉE Je n'en ai aucune idée et surtout pas le temps d'y penser : nous vivons aujourd'hui, avec Haïti, un des efforts les plus importants que MSF ait à fournir depuis sa création, avec une

composante médicale et chirurgicale forte. Je suis complètement absorbé par cette tâche. J'espère peut-être un jour retourner sur le terrain. Cela dit, je reste au contact car je suis parti à six reprises en 2009.

MES CONSEILS AUX PLUS JEUNES Quand on veut travailler dans l'humanitaire, il faut se prendre en charge, avoir une grande capacité d'autonomie et être patient vis-à-vis de l'organisation.

Propos recueillis par **NATHALIE COBBAUT**

J'ai changé ma vie

Nathalie Longueville

modes & mode de vie

Même si elle ne l'avait pas soufflé, on l'aurait vite compris : Nathalie Longueville n'aime pas beaucoup parler d'elle. Derrière ce petit bout de femme tout en discrétion et en simplicité se cache une créatrice passionnée, dont les créations reflètent un choix de vie, des valeurs, plus que la mode pour la mode.



débrouillardise ! Initiée aux rudiments de la couture par sa mère et sa tante, Nathalie transforme tout ce qu'elle touche. Il y a deux ans, les choses ont pris cependant une autre tournure. Un ami la convainc de poser sa candidature pour un Salon de Créateurs qui se déroule régulièrement à Marseille. Quelque temps après, la réponse arrive : il ne lui reste que quatre semaines pour préparer son stock. « Je n'ai donc pas eu le temps de me poser des questions. C'était l'opportunité de faire ce que j'ai toujours eu envie. Alors j'ai très vite pris un statut d'indépendante et créé Bamb & You. Et c'est là que les gens ont commencé à découvrir ces talents sur lesquels j'ai toujours été très discrète. »

Ce premier salon est un succès. D'autres suivront. Bamb & You commence à être souvent présente en France. Dans son atelier à Liège, elle se concentre

aujourd'hui sur la création d'accessoires et la customisation de vêtements et de chapeaux. « J'axe de plus en plus ma création sur la récupération, dans une optique de donner une seconde vie aux vêtements et chapeaux. Avec peu, on peut arriver à un résultat qui n'a absolument rien à voir. » Comme souvent dans ce domaine, la création à elle seule ne lui permet pas encore de vivre. Nathalie doit donc se diversifier. Elle organise notamment des ateliers créatifs et suis des cours en coaching.

« Je regrette un peu de ne pas avoir mieux préparé mon entrée dans le monde de la mode, confie-t-elle. C'est seulement maintenant que je vais faire mon étude de marché et prospecter des boutiques pour développer mon réseau commercial. Mais même si je galère un peu, je continue de m'accrocher. Je suis mon instinct et je suis très heureuse. »

LILIANE FANELLO
www.bambandyou.fr/gd

RÉUSSIR UNE ENTREPRISE DE MODE OU DE DESIGN

Le succès dans la mode ou le design dépend fortement d'une série de facteurs. François Dubois, chargé de projet chez Job'In Design (organisme d'accompagnement à la création d'entreprise), cite d'abord le talent, à mettre en relation avec la formation et l'expérience. « Il y a également la créativité qui, outre la plus-value esthétique et fonctionnelle qu'elle amène, contribue directement à la rentabilité économique de l'entreprise via les marges bénéficiaires qu'elle induit. » Cet aspect est d'autant plus crucial en période de ralentissement économique, souligne François Dubois, qui accom-

pagne de nombreux designers wallons qui « montent ». « À cela, il convient d'ajouter la passion et l'engagement du créateur qui travaille sur un projet souvent à long terme. Et là, le soutien de l'entourage est essentiel. De plus, un designer indépendant réussira difficilement s'il n'a pas une bonne capacité à gérer, couplée à une excellente logique commerciale et financière. C'est ce qui fait de lui un bon chef d'entreprise. » Enfin, il épingle la confiance, l'ambition et la volonté de réussir, véritables catalyseurs du processus.
www.jobin-design.be

Référencé par Voutch



- En principe, entre 16h et 16h45, vous êtes supposé vous allonger sur la moquette et vous masser lentement les orteils en hiérarchisant mentalement vos trois plus importantes priorités personnelles.

Comme sans doute beaucoup d'autres jeunes, elle a choisi ses études pour des tas de bonnes – ou mauvaises, c'est selon – raisons : les parents, les copines, la fierté d'être la première de la famille à fréquenter l'université... Et puis aussi, « les sciences économiques offraient beaucoup de débouchés. » On ne change pas des idées qui gagnent. Et les débouchés se sont effectivement présentés, confortables et rémunérateurs. D'abord chercheuse à l'ULg, Nathalie a ensuite travaillé plusieurs années comme consultante indépendante. Entre autre, elle analysait pour la Commission européenne les aspects financiers de dossiers de subventions dans le cadre du programme Leonardo. « Je gagnais très bien ma vie, mais j'en ai eu marre du travail intellectuel à la chaîne. » Par ailleurs, elle désirait être maman. « Une fois enceinte, je ne concevais plus de faire tous les allers-retours jusque Bruxelles. J'ai donc tout arrêté. » Cela a duré une dizaine d'années. « Personnellement, je trouvais le métier de maman au foyer très valorisant. Mais je sentais bien que chez les autres, c'était moins bien vu. On me disait que je ne rentabilisais pas mon diplôme. » En parlant de diplôme, celui que Nathalie aurait en réalité aimé obtenir, c'est celui de styliste. Elle l'a toujours été pour elle-même. Sa passion pour la création de bijoux, de chapeaux, et la customisation de vêtements remonte à son enfance. À une époque où ses parents recevaient des stocks d'habits de la part d'amis. « Je suis petite, et nous n'étions pas aisés, je peux vous dire que ça développe la créativité et la

PHOTO DR.

© VOUTCH - VOUTCH.COM

Aline Frankfort & Jean-Louis Baudoin

Regarder le monde avec d'autres lunettes, c'est le changer en se changeant soi-même. LA recette ne s'applique pas qu'aux individus, elle réussit bien aux entreprises. Discours et méthode, version Aline Frankfort et Jean-Louis Baudoin.



PHOTOMIREILLE ROOBAERT

C'est le couple professionnel le plus improbable qui soit. Mais, bon, les couples improbables sont parfois ceux qui fonctionnent le mieux. Ou souvent ?

Aline Frankfort, la jolie quarantaine. Jean-Louis Baudoin, un malicieux senior. Avec, pour tous deux, un parcours presque scientifiquement atypique : du genre « mûrement irréflecti » au départ, pour évoluer ensuite jusqu'à une sorte de contre-pied permanent à la pensée conformiste-qui-tue. Des itinéraires qui ressemblent à ces valises d'alu cabossé qu'on adore, constellées d'étiquettes multicolores. Aline, qui était passionnée par la complexité mais ignorait qu'on pouvait l'étudier, avoue avoir étudié le droit et le dessin, pour comprendre rapidement qu'elle n'aurait pas le cœur à vivre l'insécurité d'une vie d'artiste. Elle a donc choisi de rester peintre du dimanche et de se lancer dans la communication. Le plan était bon mais la pub n'était pas son truc, alors elle a choisi la communication d'entreprise, sous la houlette de Jean-Jacques Massart chez Information & Entreprise. « Une bonne école, mais celle de la communication d'entreprise à l'ancienne, du haut vers le bas. C'était déjà un métier en déclin, on faisait appel à nous pour gérer la communication en temps de crise et je ne voulais pas continuer à faire ça. Ce que je voulais, c'était les aider à réfléchir pour créer le futur, les amener à repenser leur manière de faire. Mais les patrons que je rencontrais avaient de sérieuses lacunes en matière de communication personnelle, ça empêchait l'intelligence collective de se développer dans l'entreprise. C'est un peu comme une mayonnaise qui doit prendre... »

Jean-Louis, lui, est juriste de formation, un de ces docteurs en droit qui ont fait tout autre chose et, dans son cas, il résume cela par une formule à l'emporte-pièce : « Sept métiers différents, au rythme du cycle sabbatique de l'ennui. » Traduisiez, sept ans de plaisir dans une activité – et puis, on change. Dans le désordre : une bourse d'études aux U.S.A. en 1952, en bateau encore, aux sources de ce jazz qu'il adore (il est bassiste, ami de Benoît Quersin), l'organisation de voyages et d'échanges étudiants, l'ouverture en 1971, avec sa compagne, d'InStore, le premier concept de magasin de meubles design de seconde main, copywriter-concepteur de publicité chez Saatchi & Saatchi à Londres, la création du célèbre Café de la Gare à Linkebeek... C'est Gérard Mestrallet, du temps où il était encore à la tête de la Générale de Belgique, qui a été le premier client commun de ce duo assez peu commun, qui fonctionne depuis 1992 sous le

label Creative ConsulTeam. « Les résultats de son arrivée et il y avait vraiment des problèmes pour les communiquer. Tout cela se débattait confusément dans des réunions internes interminables, où la langue de bois régnait, se souvient Aline. « J'étais à côté de Gérard Mestrallet et je lui ai glissé « On pédale dans la choucroute », ce qui n'était pas vraiment dans le ton de la maison. Je crois que ça a provoqué une sorte de déclic chez lui car il a pris la parole en commençant par « Assez pédalé dans la choucroute » – et tout a été plus facile par la suite. »

UN COACHING QUI ABOUTIT À UNE TRANSFORMATION COMPLÈTE

Boutade évidemment. La choucroute, pardon, la mayonnaise, ça ne monte pas comme ça, sur un mot, mais résulte de ce qui est, plus qu'un tour de main, un vrai travail de maïeutique. Ce travail-là, ils commencent par le définir d'une pirouette : « À mi-chemin, grosso modo, entre les psychanalystes de l'ancienne école, qui ne disent rien, et certains consultants parfois caricaturaux, qui ont toutes les réponses sans entendre les questions. Ce que nous faisons est peut-être plus proche du coaching, mais complété par l'apport d'approches et points de vue nouveaux, qui permettent de provoquer des transformations chez les managers. On les aide à sortir du cliché traditionnel « On est trop occupés à agir pour avoir le temps de réfléchir », à décoder le monde qui change, à détecter et à créer ce qui aura de la valeur dans le monde de demain. »

Il faut bien sûr, pour agiter le cocotier de cette manière, apporter des connaissances et du savoir-faire, utiliser une approche qui rappelle celle du merveilleux professeur de littérature du « Cercle des poètes disparus », qui faisait monter ses élèves sur leur banc d'écolier pour les faire changer d'angle de vision. « En fait, sourit Aline, on les provoque comme des fous par une réflexion créative qui les oblige à changer le monde pour eux, à basculer leur façon de regarder les choses. Ce qui est subversif, c'est qu'on leur fait prendre conscience que ce qu'ils appellent penser, c'est souvent reconnaître des choses qu'ils savent déjà. Beaucoup d'entre eux pensent encore en termes mécanistes hérités du XIXe siècle. »

À la fin de ce XIXe siècle des certitudes triomphantes, précisément, il se trouvait encore des capitalistes doués de raison pour investir dans le gaz d'éclairage, une filière vouée à l'extinction (pardon), tandis que d'autres pariaient sur l'électricité de M. Edison ; Aline et Jean-Louis, dans leurs documents, ont choisi l'exemple parlant du choix qui était alors possible entre le vieux paradigme – fabriquer la meilleure diligence du monde – et le nouveau – inventer l'automobile. Aujourd'hui, disent-ils, il ne faut pas se contenter d'innover dans le paradigme actuel, mais inventer un nouveau paradigme, un nouveau monde. Car la crise que nous vivons n'en est pas une, elle est bel et bien un changement complet, une vraie révolution. En d'autres termes, alors qu'on aimerait bien pouvoir répondre à ces questionnaires à choix multiples auxquels on nous a trop bien habitués, il nous faut non seulement trouver les réponses, mais aussi les questions. Le monde en devenant est une espèce de brouillard mouvant, dans lequel des formes potentielles se dessinent ; à nous de les détecter et, ainsi, d'en être les co-créateurs. Plus facile à dire qu'à faire, sans doute.

SHIFTS ARE HITTING THE FAN

Mais au-delà du discours, la méthode du duo est clairement conceptualisée, sans négliger l'humour indissociable de leur démarche. « Shifts are hitting the fan ! » proclament leurs documents. Le jeu de mots un peu provocant, version clin d'œil du plus classique « Le fond de l'ère est frais », introduit la notion des glissements radicaux dans la société et celle des Shifts, des changements essentiels de mode de pensée nécessaires pour s'y adapter. Le changement dans les sentiments : passer du fatalisme, de l'anxiété et de la colère à l'optimisme, l'espoir et la confiance. Le changement dans la façon de penser : de linéaire et cartésienne à créative. Le changement dans l'intention : troquer la critique, la protection de son ego et la lutte contre la réalité pour le désir de créer et de dessiner de nouvelles possibilités. Entre la mer des Désastres, celle des Sarcasmes, l'Océan de la Compétition et celui du Profit, ils ont d'ailleurs dessiné leur propre carte : de la « Corporation Map », avec les points remarquables de ces conglomérats de baronnies, de stratégies éculées, de conflits, de déserts de communication, de décisions irrationnelles. Un bijou de cartographie imaginative, dans lequel on découvre aussi bien la Forêt Pétrifiée de la Résistance au Changement que la Baie de l'Espoir,

le Bullshit Hole ou la Competitivity Coast... Il faudrait bien un GPS pour y trouver le bon chemin. Ils l'ont créé : cela s'appelle le Sharp Curve, avec l'irritant (c) de copyright (on est dans le monde des affaires ou on n'y est pas). Le concept est illustré par un schéma qui rappelle celui de ces ressources après un piqué, que font les avions qui vous emmènent pendant quelques instants en état d'apesanteur : il symbolise le passage radical d'un état à l'autre, du business model au mental model qui favorise l'innovation profonde. Cette technique-là de ressourcement total a valu à leur client Derbigum de gagner le Best Innovator Award 2008 en se transformant, de leader dans la production de roofing d'étanchéité pour toiture, en « greenovator », une entreprise qui produit désormais des « toitures intelligentes » qui font économiser ou produisent de l'énergie. Passer d'un produit noir et caoutchouteux à celle d'un produit vert ou blanc lumineux intégré dans des « packages » renouvelables et « Energy-Efficient », proposé en partenariat avec des distributeurs d'électricité et des compagnies d'assurances était plus qu'un challenge, parfaitement réussi. Imperbel-Derbigum est une des références récentes du duo, dans la liste de clients duquel on retrouve, entre autres, des noms comme Axa Belgium, Proximus Mobile, Delhaize, Hain Celestial Europe, Isabel, PKHalstead, Swift, Eurocontrol, KPMG, Publicis, Fortis Lease... La liste n'est pas énorme. « Une shortlist de clients qui ont du courage, de l'espoir et de l'imagination », résume Aline Frankfort. Il faut clairement être prêt à trouver cela en soi pour faire appel à ces consultants très particuliers, dont les livres de chevet témoignent d'un intérêt pour la métaphysique autant que pour le business. « Nous sommes peut-être inorthodoxes, mais vous aurez des résultats », promet leur brochure. De fait, les témoignages de clients sont éloquentes. Pourtant, insiste Aline, le but n'est pas pour eux de satisfaire le client, mais de l'aider à résoudre les vrais problèmes. « Surtout à présent, où nous sommes vraiment à un moment-charnière : tout peut exploser, comme tout peut se transformer, avec l'émergence de quelque chose de formidable. Je suis optimiste par volonté, parce que je ne peux me résoudre à penser qu'on a montré tout ce qu'on a de meilleur. Mais il faudra se faire à l'idée que, pour que quelque chose de nouveau naisse, il faut que quelque chose meure. La chenille doit se transformer en papillon. » C'est joli, les papillons aux couleurs d'espoir.

Les années bling-bling ont mis à mal le statut de l'ingénieur au profit des métiers plus clinquants et rémunérateurs de la finance, de la communication ou du marketing. Avec la reprise économique, les enjeux environnementaux et les besoins pressants d'innovation dans toutes les étapes de conception, de développement, de réalisation, de vente des services, des produits et des systèmes, les ingénieurs tiennent-ils leur revanche ?

GlaxoSmithKline	2
Centre hospitalier Chrétien	7
UCL-Mont-Godinne	7
Hopital des Enfants Reine Fabiola	15
GlaxoSmithKline	2
Centre hospitalier Chrétien	7
UCL-Mont-Godinne	7
Hopital des Enfants Reine Fabiola	15
UCL-Mont-Godinne	7
Hopital des Enfants Reine Fabiola	15

Ingénieurs : le retour en grâce ?

La donne serait-elle en train de changer pour les ingénieurs ? La profession et ses filières de formation seraient-elles en passe de retrouver une attractivité qui leur a longtemps fait défaut ? Il est sans doute un peu tôt pour se prononcer. Mais plusieurs signaux semblent en train de virer au vert. Depuis deux décennies, en effet, le métier d'ingénieur connaît une - relative - perte de vitesse. Les raisons : désaffection des filières scientifiques, déficit d'image des métiers techniques, prestige croissant du management, du marketing, de la finance... Cette situation pourrait bien s'inverser. Premier facteur de changement, la crise. « *À partir des années 1990, on a assisté à une inflation des formations de gestion, observe Eric Croisy, président de l'AIECAM, l'association royale des ingénieurs diplômés de l'Écam. Mais, aujourd'hui, c'est la douche froide: l'économie réelle revient en force, et l'industrie retrouve ses lettres de noblesse.* » Nombre de responsables politiques et de décideurs prennent conscience des limites d'une focalisation excessive sur les métiers de services. Jusqu'au sommet de l'État, des voix s'élèvent pour critiquer le concept de « pays sans usines ». Et pour souligner l'intérêt - d'un point de vue stratégique comme de celui de l'emploi - de disposer d'une industrie florissante. « *Le profil d'ingénieur, qui est capable de résoudre des problèmes complexes, dont les résultats peuvent se mesurer aisément, retrouve une image positive dans l'opinion publique et dans l'esprit des jeunes* », poursuit Eric Croisy.

Les vagues de licenciements dans les banques d'affaires, la défiance croissante à l'égard de la sphère financière pourraient bien inciter nombre d'étudiants à réviser leurs projets d'orientation. « *Avec la crise, on s'aperçoit que les formations en prise directe avec l'entreprise sont les plus à même de garantir une insertion professionnelle satisfaisante*, souligne de son côté, Marc De Lee, président de l'Union francophone des associations d'ingénieurs industriels de Belgique (UFIIB). Or, sur ce plan, les filières d'ingénieurs sont particulièrement bien placées. »

D'autant plus que les défis sont immenses. À moyen terme, l'ingénierie bénéficie d'une conjonction d'éléments favorables : complexité croissante des projets d'infrastructures ou des procédés de fabrication industrielle ; renforcement dans tous les secteurs des exigences environnementales ;



LA TABLE RONDE DE RÉFÉRENCES

Pour faire le point sur l'avenir du secteur, Références a réuni une table ronde, dont nous publierons des extraits significatifs en exergue des dossiers de ce mois.

MICHEL JUDKIEWICZ : « L'INGÉNIERIE FAIT SA MUE »

Michel Judkiewicz est le directeur de Xland, société active dans le planning stratégique, la gestion du risque, le transfert de technologie et la médiation d'affaires. Ingénieur civil de formation, ex-président de l'association des ingénieurs de l'ULB - où il est

resté conseiller -, il a également été Managing Director d'une filiale d'UCB pendant 15 ans. « Les jeunes ingénieurs visent une carrière qu'ils ne connaissent pas. Par le jeu des rachats, des fusions, des restructurations, la foi dans la grande entreprise s'effrite, au risque d'une psychose de l'emploi. Ce contexte favorise aussi un mercenariat d'entreprise, car les jeunes savent qu'ils ne feront plus carrière pendant 20 ans dans la même société. Pour garder la tête hors de l'eau, un jeune ingénieur doit aujourd'hui se spécialiser dans plusieurs domaines. Il doit notamment afficher des compétences techniques pointues, des compétences en gestion, mais aussi des qualités éthiques. Face aux peurs suscitées par le progrès technique, l'ingénieur doit plus encore qu'avant, réfléchir sur le sens de son action, sur ses responsabilités en matière environnemen-

tendance « durable », souligne Eric Croisy, à l'externalisation des études techniques par les maîtres d'ouvrage, les constructeurs et les donneurs d'ordres ; et multiples opportunités à saisir à l'exportation. Compte tenu de l'évolution rapide des technologies, les professionnels qui conçoivent, déploient et font évoluer les systèmes d'ingénierie, quel que soit leur secteur d'activité, doivent eux aussi prendre le train en marche et s'adapter à ces changements : agilité des systèmes d'information, travail collaboratif, gestion de multiples sources d'information internes et externes, etc. Aujourd'hui, clairement, on demande de plus en plus aux ingénieurs « d'avoir une vision plus large que la technique et de connaître l'entreprise », précise Eric Croisy. « *Au lieu d'être assignés à une tâche, les ingénieurs se voient confier des projets de A à Z. C'est un changement significatif*, explique Marc De Lee. En clair, on leur demande d'être moins centrés sur eux-mêmes, d'être « collectifs », et de mener une multitude de projets. « *Les carrières linéaires de 20 ou 30 ans dans la même boîte c'est terminé. Aujourd'hui, l'ingénieur doit prendre plus de risques. Il est plus entrepreneur, doit faire preuve de compétences managériales, de leadership et doit surtout gérer des équipes* », conclut Marc De Lee.

R.N.

tal ou de sécurité du public. Il y aura toujours des ingénieurs arrimés à de grandes sociétés internationales. Mais l'on se dirige de plus en plus vers un ingénieur d'un genre nouveau, évoluant de manière plus libre sur le marché de l'emploi, multipliant les carrières et capable de compléter des équipes mouvantes, fonctionnant en « mode projet ». Il incombe dès lors de privilégier trois atouts : son expertise, son honnêteté professionnelle, ses connaissances. Les formations continues et complémentaires prennent ici tout leur sens : les ingénieurs doivent être éduqués au langage et à l'argumentation commerciale, ainsi qu'aux aspects financiers. Il faut multiplier ses compétences pour se différencier. Car le marché de l'emploi actuel est davantage un marché de recruteurs que de genres ». R.N.



MURIEL SORNASSE
TUC RAIL

FRANCOIS VANDERPELEN
STIB

AUDE DEBUYSCHER
TRACTEBEL ENGINEERING GDF SUEZ

DANIEL NEISIUS
TOTAL PETROCHEMICALS

MICHEL JUDKIEWICZ
XLAND

ERIC CROISY
AIECAM

État des lieux QUELS SONT LES SECTEURS LES PLUS DYNAMIQUES ?

Situation contrastée pour l'emploi des ingénieurs. Alors que certains secteurs ont sensiblement réduit la toile, d'autres continuent d'en recruter sans faiblir. Parmi les activités très favorables, l'énergie. Pétrole, gaz, nucléaire, électricité, parapétrolier... Dans ces domaines, les opportunités sont actuellement les plus nombreuses, surtout pour les jeunes ingénieurs. « *Les ingénieurs civils et industriels, ainsi que les docteurs en science constituent 50 % de nos engagements. Actuellement, nous recherchons 20 ingénieurs civils* », assure Daniel Neisius, Recruitment Manager chez Total Petrochemicals. Tractebel Engineering, bureau d'ingénierie du groupe GDF SUEZ recherche quant à lui 60 ingénieurs, « *dont des profils seniors avec 10 ou 15 ans d'expérience sur chantiers, prêts à s'expatrier et capables de faire de la gestion de projets d'ensemble* », souligne Aude Debuyscher, recrutement manager au sein de la filiale belge. Les énergies renouvelables commencent également à monter en puissance. Dans l'industrie, le ferroviaire est l'un des rares secteurs à émerger. S'inscrivant dans les grands principes du développement durable, aujourd'hui incontournables, ce mode de transport affiche des carnets de commandes bien remplis.

La SNCB, la STIB ou TUC RAIL, sans le bureau d'études en technologie ferroviaire d'Infrabel, ont besoin de matière grise pour faire rouler les TGV, RER et autres tramways. À lui seul, TUC Rail envisage de recruter 160 ingénieurs en 2010. Sûrement une voie de reconversion pertinente pour d'ex-ingénieurs ou techniciens de l'automobile. « *Les ingénieurs auto sont très appréciés par d'autres industries. C'est une école exigeante qui forme des cadres capables de travailler en mode projet avec une forte pression et des objectifs de qualité et de coûts* », affirme-t-on chez Hudson. Le secteur informatique a réduit la voilure. Mais selon les observateurs, « *les prévisions de recrutement restent à un niveau très élevé* ». La profession figure toujours parmi les premiers « consommateurs » d'ingénieurs et selon les bureaux de recrutement spécialisés, « *la reprise économique devrait permettre une légère hausse des recrutements en 2010* ». Néanmoins, on n'est pas près de retrouver les niveaux record de 2006 ou 2007. Les entreprises clientes vont continuer à serrer leur budget de maintenance. Sous pression, les grandes SSII généralistes resteront prudentes et n'embaucheront qu'avec l'assurance de compter sur des contrats récurrents. Ce

sont probablement les SSII spécialisées, de taille moyenne, qui s'en sortiront le mieux. Même si les métiers de l'ingénierie ont souffert de la crise de l'automobile, les principaux acteurs du conseil en technologie affichent des objectifs de recrutement élevés en 2010. L'effondrement des missions dans l'automobile a été en partie compensé par l'augmentation des contrats dans le nucléaire et la construction. Ce sont d'ailleurs les sociétés d'ingénierie spécialisées dans la construction qui offrent actuellement les meilleures perspectives. « *Les ingénieurs et les techniciens restent des denrées rares, précise Philippe Meysman, responsable recrutement et sélection chez Hudson Belgium. Tout simplement faute de diplômés en quantité suffisante : pour ne prendre que l'exemple de la Flandre, le nombre d'ingénieurs industriels qui sortent des Hautes Ecoles est 2,5 fois inférieur à celui d'il y a vingt ans ! Voilà qui pose clairement un problème dans des secteurs comme les hautes technologies ou les biotechnologies. Les fonctions liées à la maintenance prennent par ailleurs une importance considérable si l'on veut que l'outil puisse repartir à plein régime au moment où la reprise se marquera.* » R.N.